

## SUR LA PARABOLE DU FILS PRODIGUE<sup>1</sup>

«Il y aura une famine», dit le Prophète, déplorant Jérusalem, «non pas une famine de pain et d'eau, mais une famine de la parole du Seigneur» (Amos 8,11). La famine est un état de privation et un besoin vital de nourriture. Mais il existe une famine pire et plus tragique encore : celle de celui qui, privé de ce qui est nécessaire au salut, ne ressent pas l'horreur du malheur, ni même le besoin d'être sauvé. Celui qui a faim et ne trouve rien à manger erre au loin, cherchant du pain. Même s'il ne trouve que du pain rassis, ou si l'on lui donne un gâteau de millet, du son ou d'autres aliments sans valeur, sa joie est aussi grande qu'il était auparavant affligé par la privation. Il en est de même pour celui qui souffre de la faim spirituelle, c'est-à-dire celui qui est privé de nourriture spirituelle et qui, simultanément, en a besoin, erre au loin, cherchant celui qui a reçu le don d'enseigner de Dieu. Et s'il la trouve, il se nourrit avec joie du pain de vie spirituelle, qui est la parole du salut. Il est impossible à celui qui cherche avec persévérance jusqu'au bout de ne pas la trouver. «Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et à celui qui frappe, on ouvre» (Mt 7,8; Luc 11,10), a dit le Christ.

Mais il y a aussi ceux qui, à cause d'une longue famine spirituelle, perdent jusqu'au désir d'être rassasiés. Par conséquent, ils deviennent insensibles au mal, et même si un maître était présent, ils ne désirent pas écouter son enseignement. Et s'ils n'avaient pas de maître, ils ne chercheraient pas, menant une vie bien plus pécheresse que celle du fils prodigue. Car bien que démuni, séparé de son Pourvoyeur commun, Père et Maître, il tomba néanmoins dans une faim intense et se sentit démuni; mais il se repentit, revint à lui et reçut de nouveau la nourriture divine et pure, et par sa repentance, il acquit les dons de l'Esprit à un tel point qu'il devint même l'envie du riche. Mais, partant du début, nous allons vous présenter cette parabole de l'Évangile du Seigneur, car il est d'usage aujourd'hui de la lire dans les églises.

«Un homme, dit le Seigneur, avait deux fils» (Luc 15,11). Ici, par «homme», le Seigneur parle de lui-même, et cela n'a rien d'étonnant. Car s'il s'est véritablement fait homme pour notre salut, comment s'étonner que, pour notre bien, il se soit présenté (dans une parabole) comme l'un des hommes – lui qui est toujours le Gardien de l'âme et du corps, le Maître et le Créateur de l'un et de l'autre ? Lui seul a manifesté à notre égard des actes d'amour et une sollicitude infinie avant même notre existence ? Car avant notre venue au monde, il nous a préparé l'héritage éternel du royaume, comme il le dit lui-même : «avant la fondation du monde» (Jn 17,24). Avant nous, il a créé des anges serviteurs envoyés pour nous, comme le dit Paul, pour ceux qui hériteront du salut. Avant nous, pour nous, il a étendu les cieux sur tout le monde sensible, dressant, pour ainsi dire, une sorte de tente commune, accessible à tous. Les cieux, toujours en mouvement d'eux-mêmes et de diverses manières, comme pour maintenir, dans l'équilibre de leur propre mouvement, leur place véritable; et, toujours en mouvement intérieur, ils portent avec eux une multitude d'étoiles, afin que, grâce à elles aussi, nous puissions reconnaître la nature éphémère de cette vie présente et en tirer profit, tant de ce qui est en dessous d'eux que parfois de ce qui est au-dessus de nos têtes. Pour nous, devant nous, Il créa le grand astre au commencement du jour et le plus petit au commencement de la nuit, et les établit, ainsi que les autres étoiles, dans la voûte céleste, se mouvant dans la même direction ou dans la direction opposée, et de diverses manières, tantôt de concert, tantôt en déviation, afin qu'ils nous servent de signes et nous permettent de déterminer les saisons et le cycle des années; chose dont ni la nature angélique, existant au-delà des perceptions sensorielles, ni l'être des animaux muets, ne requièrent. Ainsi, ils furent créés pour nous, dotés de sentiments et d'autres besoins, d'une sensibilité à la beauté du monde visible, et de l'esprit qui, par les sens, perçoit ces signes. Pour nous, avant nous, Il fonda la terre, étendit la mer, répandit un air bienfaisant sur elle, puis, avec sagesse, suspendit l'élément feu au-dessus, afin de modérer l'excès de froid qui l'accompagnait dans les profondeurs, et de préserver l'excès de chaleur de ce feu dans sa région. Si, toutefois, les animaux muets ont eux aussi besoin des mêmes choses que les humains pour exister, ils furent créés avant nous, afin d'être les esclaves des humains, comme le chante le prophète David.

<sup>1</sup> 4PG.151:32–48. Homilia III. In parabolam Domini de salute Filii prodigi.

Ainsi, avant de nous créer, notre Créateur a composé ce monde entier pour notre corps; il l'a créé à partir de rien. Pour nous guider moralement et sur le chemin de la vertu, qu'a fait le Maître, qui aime la vertu ? Ce monde sensible tout entier est comme un miroir de ce qui est au-delà, de sorte que par la contemplation spirituelle de ce monde, tel un merveilleux escalier, nous pouvons accéder à ce monde supérieur. Il a implanté en chacun de nous une loi innée, une norme immuable, un juge infaillible et un guide infaillible : notre propre conscience. Ainsi, si nos âmes sont troublées par la pensée, nous n'avons besoin d'aucun autre guide pour comprendre le bien. Si, toutefois, nous tournons notre esprit vers la perception extérieure, alors, comme le dit l'Apôtre, «les perfections invisibles de Dieu, depuis la création du monde, se voient clairement, étant perçues par ses ouvrages» (Rom 1,20).

Ainsi, ayant révélé la connaissance de la vertu à travers la nature et la création, il a désigné des anges gardiens. Il a suscité des Pères et des Prophètes pour nous guider; Il a révélé des signes et des prodiges qui mènent à la foi; Il nous a donné une Loi écrite, confirmant la loi inscrite dans notre nature rationnelle et la connaissance acquise par la contemplation de la création. Enfin, après que nous ayons tout négligé – quelle négligence de notre part ! Et, inversement, quelle générosité et quelle sollicitude de la part de Celui qui nous aime ! – Il s'est donné lui-même pour nous, déployant les richesses de sa Divinité dans notre pauvreté, assumant notre nature et devenant Homme comme nous. Il a daigné devenir notre Maître; et Il nous a enseigné lui-même la grandeur de son amour pour l'humanité, le démontrant par ses actes et ses paroles, et nous exhortant en même temps à imiter sa compassion pour les hommes et à dissiper l'indifférence des âmes de ceux qui l'écoutent. Puisque le don d'amour est inhérent aux dirigeants des États, ainsi qu'aux bergers de leurs brebis, et même aux propriétaires de leurs biens, mais qu'il n'est pas aussi fort que celui des personnes liées par le sang, et parmi elles particulièrement celui des pères pour leurs enfants, alors il cite leur amour comme un exemple de son amour pour l'humanité, se qualifiant Lui-même d'Homme et de Père de nous tous : puisqu'Il est devenu Homme pour nous et nous a régénérés par le baptême divin et la grâce de son Esprit divin.

Ainsi, «un homme», dit-il, «avait deux fils». La différence de caractère divisait donc une seule nature en deux, tout comme la différence entre la vertu et le péché divisait une multitude en deux groupes. Il nous arrive aussi de dire qu'une personne est double lorsqu'elle a un caractère hypocrite, et, de même, de dire que plusieurs ne font qu'un lorsqu'ils sont solidaires. «Alors le plus jeune vint dire à son père» – en effet, «le plus jeune» (c'est-à-dire frivole, immature), car sa demande était juvénile (frivole) et pleine d'insouciance. De même, le péché, conçu par quelqu'un, engendrant l'apostasie (de Dieu), est d'origine plus récente et résulte plus tard de notre mauvaise volonté. Mais la vertu est originelle, existant en Dieu depuis l'éternité, implantée dans nos âmes dès le commencement par Dieu, par grâce. Et le fils cadet vint dire à son père : «Donne-moi une part digne de l'héritage» (Luc 15,12). Voilà sa folie : il ne s'est pas agenouillé, il n'a pas demandé, mais il s'est contenté d'«ordonner», et non seulement cela, mais comme si le devoir l'exigeait de Celui qui donne à tous gratuitement : «Donne-moi ma part d'héritage, ma part légitime et juste.» Quelle est donc cette loi, et comment peut-il être juste que les pères soient débiteurs envers leurs enfants ?! Au contraire, la nature elle-même a montré que les enfants sont débiteurs envers leurs pères, puisqu'ils ont reçu la vie d'eux. Mais même ce comportement révèle l'immaturité de sa pensée.

Qu'a fait Celui qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes, et qui ordonne au soleil de briller sur les méchants et les bons ? Il a partagé, dit-on, les biens de la vie entre eux. Voyez-vous que cet Homme et Père ne manque de rien ? Car un autre n'aurait pas partagé entre deux, et non seulement entre deux parts, mais aurait gardé le tiers des biens de la vie pour lui-même. Mais Lui, en tant que Dieu, comme le dit le prophète David, Lui qui n'a pas besoin de nos bénédictions (Ps 16,2), aurait partagé la propriété, c'est-à-dire le monde entier, entre ces deux fils seulement : car, de même qu'une même nature est divisée par des dispositions différentes, un même monde est divisé par des usages différents. Ainsi, l'un dit à Dieu : «Tout le jour, je lève les mains vers toi» (Ps. 88:10); et : «Sept fois par jour, je te loue» (Ps 119,164); et : «Au milieu de la nuit, je me lève pour te rendre grâce» (Ps 119,62); et : «J'ai crié à toi dans ma détresse» (Ps 119,1); et : «J'ai espéré en ta parole» (Ps 119,42). Et – «Le matin, j'ai exterminé tous les pécheurs de la terre» (Ps 100,8), – tranchant tous les désirs de la chair, mus par le plaisir. Et l'autre se conduit ainsi : il passe ses journées à chercher à boire, ivre, et ses nuits à commettre des actes indignes et impies, s'empressant de tendre des pièges cachés ou de ourdir des complots malfaisants, tant pour voler

de l'argent que pour ourdir des desseins pervers. Ainsi, ces deux types de personnes (mentionnés ci-dessus) ne partageaient-ils pas une nuit et un soleil, et avant cela leur propre nature, utilisant la même chose de manières totalement différentes ? Mais Dieu a réparti équitablement toute la création entre tous, l'offrant à la disposition de chacun selon sa volonté.

«Peu de temps après, le plus petit fils, ayant rassemblé tous ses enfants, partit pour un pays lointain» (Luc 15,13), dit le Christ. Pourquoi n'est-il pas parti immédiatement, mais «après quelques jours», c'est-à-dire après plusieurs jours ? Car le diable, ce trompeur rusé, ne propose pas d'emblée à l'homme sa propre voie du péché, mais il le persuade peu à peu, lui murmurant à l'oreille : «Tu qui vis selon ta propre volonté, n'allant ni au temple de Dieu ni à l'Église, tu verras par toi-même ce qu'il faut faire et ne t'égarera pas du bien.» En éloignant quelqu'un des offices religieux et de l'écoute des maîtres spirituels, il le prive de la protection divine et le livre au mal. Dieu est présent partout, mais seul le mal est étranger au bien; en nous y trouvant par le péché, nous nous éloignons de Dieu. «Le méchant ne subsistera pas devant tes yeux» (Ps 5,6), dit David à Dieu.

Ainsi, le fils cadet quitta son père pour un pays lointain, où, dit-on, il dilapida ses biens en menant une vie dissolue. Comment dilapida-t-il ses biens ? Avant tout, nos biens, notre richesse, résident dans notre esprit inné. Tant que nous suivons le chemin du salut, nous le maintenons centré sur nous-mêmes et sur l'Esprit premier et suprême – Dieu. Mais dès que nous cédonons aux passions, il se dissipe aussitôt, errant parmi les choses charnelles et terrestres, parmi les plaisirs multiples et les pensées passionnées qui les accompagnent. Sa richesse, c'est le bon sens, qui demeure en lui et discerne le bien du mal tant qu'il se conforme aux commandements et à l'unité avec Dieu, obéissant au Père Très-Haut. S'il lâche prise, il se perd dans la débauche et l'insouciance, se perdant petit à petit dans ces deux maux. Ceci, réfléchissez-y, s'applique à toutes les vertus et à toutes les forces que nous possédons, qui constituent véritablement notre richesse, mais qui, si elles succombent à l'influence de multiples maux, sont gaspillées. Car l'esprit, par sa nature même, oriente son désir vers le seul et vrai Dieu, le seul bien, le seul désirable, le seul dispensateur d'une joie pure, sans aucune tristesse. Lorsque l'esprit faiblit, cependant, la puissance spirituelle du véritable amour se détourne de cet objet de désir véritablement digne et se dissipe dans toutes sortes de recherches du plaisir : tantôt dans le désir de mets superflus, tantôt dans celui de corps indécents, tantôt dans celui de choses malsaines, tantôt dans celui d'une gloire vaine et ignoble. Et ainsi, l'homme malheureux se trompait lui-même et, prisonnier de pensées aussi futiles, il respire et contemple le soleil et l'air lui-même, biens communs à tous, sans y trouver de plaisir.

Notre esprit, encore attaché à Dieu, ne suscite en nous que la colère contre le diable et utilise la force de l'âme pour lutter contre les passions mauvaises, contre les princes des ténèbres, contre les esprits du mal. S'il ne se soumet pas aux commandements divins du Maître qui l'a armé, alors il fait la guerre à ses voisins, se déchaîne contre ses semblables, s'emporte contre ceux qui n'aprouvent pas ses aspirations insensées et, hélas, l'homme devient un meurtrier, ressemblant non seulement à des bêtes sans âme, mais aussi à des reptiles et des animaux venimeux – devenant un scorpion, un serpent, le rejeton d'une vipère, lui qui était destiné à être parmi les enfants de Dieu. Voyez-vous comment il a dilapidé et détruit ses biens ? «Quand il eut tout dépensé», est-il dit, «le plus jeune fils commença à manquer de tout» (Luc 15,14). Il commença à mourir de faim, mais n'avait pas encore le désir de se convertir, car il était dissolu. C'est pourquoi : «Il alla se joindre à l'un des habitants de ce pays, et celui-ci l'envoya dans ses villages garder les porcs» (Luc 15,15).

Qui donc – les citoyens et les chefs de ce pays loin de Dieu ? – Bien sûr, les démons, sous l'emprise desquels lui – le fils du Père céleste – devint tenancier de tanière, chef des collecteurs d'impôts, chef de brigands et meneur de rebelles. Car toute passion, en raison de son extrême impureté, est comparée à celle du porc. Les porcs sont ceux qui se vautrent dans la fange des passions, et le fils cadet devint leur chef, les surpassant en recherche de satisfaction personnelle, puisqu'il ne pouvait se contenter des rhizomes qu'ils mangeaient, c'est-à-dire qu'il ne pouvait se contenter de sa propre passion. Comment se fait-il que la nature de la chair ne suffise pas à satisfaire les passions des débauchés ? L'or et l'argent, en alimentant la cupidité des avares, ont aussi accru leur manque, et plus ils se multiplient, plus ils attisent leur désir. Presque le monde entier, voire la terre entière, ne suffirait pas à un seul individu égoïste et avide de pouvoir. Puisqu'il existe une multitude de personnes de ce type, et que le monde est un, comment est-il possible

qu'une seule d'entre elles soit rassasiée ? C'est pourquoi même celui qui a apostasié ne pouvait être satisfait : car, dit-on, «personne ne lui a donné de quoi être rassasié» (Luc 15,16). Et qui l'aurait fait ? Dieu était loin, et c'est seulement dans sa contemplation que le contemplateur trouve la joie et la plénitude, selon le verset : «Je serai rassasié quand ta gloire sera révélée» (Ps 17,15). Le diable, cependant, ne souhaite pas que l'homme soit rassasié de ses vils désirs, car chez les âmes enclines au changement, la satiéte engendre généralement une modification de leur attitude envers ces désirs. Aussi, à vrai dire, personne ne lui permit d'être rassasié.

C'est seulement alors, ayant repris ses esprits et réalisé la gravité de sa situation, que ce fils, séparé de son Père, pleura sur lui-même, disant : «Combien de fois les mercenaires de mon Père manquent-ils de pain, tandis que moi, je meurs de faim !» (Luc 15,17). Qui sont ces mercenaires ? Ce sont ceux qui, pour leurs larmes de repentir et d'humilité, reçoivent une sorte de récompense : le salut. Les fils sont ceux qui, par amour pour Lui, obéissent à Ses commandements; comme le Seigneur le dit : «Celui qui m'aime gardera ma parole !» (Jn 14,23). Ainsi, ce fils cadet, privé de sa dignité filiale, s'étant volontairement éloigné de la patrie sacrée et ayant souffert de la famine, se condamna lui-même, s'humilia et, dans son repentir, dit : «Je me lèverai, j'irai me prosterner devant le Père et je dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi.» (Luc 15,18). Nous avons eu raison d'affirmer d'emblée que ce Père (dans la parabole du Fils prodigue) est Dieu; car comment ce fils, qui s'était éloigné de son père, aurait-il pu pécher «contre le ciel» s'il n'était pas le Père céleste ? Ainsi, il dit : «J'ai péché contre le ciel» — c'est-à-dire contre les saints au ciel, et dont la demeure est au ciel — «et contre toi», qui demeurent avec tes saints au ciel. «Et maintenant, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils : traite-moi comme l'un de tes serviteurs» (Luc 15,19). Magnifiquement, ajoutant avec humilité : «Accueille-moi», car nul ne s'engage de son propre chef sur le chemin de la vertu, même si cela peut se faire par libre choix. «Il se leva», est-il dit, «et alla vers son Père. Mais celui-ci était encore loin...» (Luc 15,20). Comment comprendre qu'il soit «parti» tout en étant «loin» ? Pourquoi son Père, ému de compassion, est-il allé à sa rencontre ? Parce que celui qui se repente sincèrement, animé d'une bonne volonté et se détournant du péché, s'approche de Dieu. Mais, prisonnier de ses mauvaises habitudes et de ses conceptions erronées, il demeure loin de Dieu; et pour être sauvé, une plus grande miséricorde et un secours divin sont nécessaires.

Alors, le Père des miséricordes descendit et vint à sa rencontre, l'embrassa et ordonna aux serviteurs, c'est-à-dire aux prêtres, de le revêtir de son premier vêtement rituel, à savoir la dignité filiale dont il avait été investi par le saint baptême. Il leur ordonna aussi de lui passer un anneau au doigt, symbolisant l'activité de l'âme, représentée par l'image d'une main, afin d'y apposer le sceau de la vertu contemplative, gage d'un héritage futur. Il ordonna également qu'on lui mette des sandales, symboles de protection divine et de fermeté, lui donnant la force de marcher sur les serpents, les scorpions et toute puissance ennemie. Enfin, il ordonna qu'on amène le veau gras, qu'on l'immole et qu'on l'offre en nourriture. Ce veau est le Seigneur lui-même, qui émerge des profondeurs cachées de la Divinité et du trône qui règne au-dessus de toute chose, et qui, en tant qu'homme, apparaît sur terre, immolé comme un veau pour nous, pécheurs, et offert en nourriture comme le pain rassasié. De plus, Dieu organise une joie et un festin communs avec ses saints, dans son amour infini pour l'humanité, acceptant ce qui nous est naturel et disant : «Venez, mangeons et réjouissons-nous» (Luc 15,23). Cependant, le fils aîné est en colère. Il me semble que le Christ représente ici les Juifs, irrités par l'appel des païens, et les scribes et les pharisiens, offensés que le Seigneur accueille les pécheurs et mange avec eux. Si l'on veut comprendre cela aussi en ce sens qu'il est dit à propos des justes, comment s'étonner que même les justes ignorent les richesses de la miséricorde de Dieu, qui surpasse toute intelligence ? C'est pourquoi le Père, dans sa bonté, le réconforte et lui fait prendre conscience de la justice, en lui disant : «Tu es toujours avec moi» (Luc 15,31), partageant une joie inaltérable : «Il est juste que tu te réjouisses et que tu sois dans l'allégresse, car ton frère que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé» (Luc 15,32). Il était mort à cause du péché; il est ressuscité par la repentance; il était perdu, car il n'était pas en Dieu; mais, retrouvé, il remplit le ciel de joie, selon ce qui est écrit : «Il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repente» (Luc 15,7). Qu'est-ce qui afflige particulièrement le fils aîné ? «Car, dit-il, tu ne m'as jamais donné un chevreau, afin que je puisse me réjouir avec mes amis. Et quand ton fils, qui avait pillé tes biens avec les prostituées, est venu, tu lui as immolé le taureau qu'il avait nourri» (Luc 15, 29-30). La miséricorde de Dieu envers nous est si grande que, comme le dit Pierre, le plus illustre des

Apôtres, les anges eux-mêmes désiraient pénétrer la grâce qui nous est destinée et qui nous est donnée par son incarnation. Mais les justes désiraient aussi que, pour ces bienfaits, le Christ vienne avant le temps fixé pour l'Incarnation, tout comme Abraham désirait voir son jour. Mais il ne vint pas alors; et lorsqu'il vint, il ne vint pas appeler les justes, mais les pécheurs à la repentance, et c'est surtout pour eux que celui qui a porté le péché du monde est crucifié; car la grâce abondait là où le péché avait prospéré. Et le fait est que, malgré... Quant aux exigences des justes, il ne leur a pas donné un seul des enfants, c'est-à-dire des pécheurs, cela nous apparaît évident, tant au vu de nombreux autres exemples que, surtout, à travers la vision du saint et bienheureux Carpus.<sup>2</sup>

Car, en maudissant des gens malfaisants et en déclarant qu'il est injuste que des impies et des corrupteurs du droit chemin restent en vie, non seulement il ne fut pas entendu, mais il ressentit aussi le déplaisir de Dieu et entendit des paroles tremblantes, révélant l'ineffable et stupéfiante patience divine. Il fut exhorté à ne pas maudire ceux qui vivent dans le péché, car Dieu leur laisse encore le temps de se repentir. Ainsi, le Dieu des repentants et le Père des miséricordes, afin de montrer cela et de symboliser les dons immenses et précieux qu'il accorde à ceux qui se tournent vers lui par la repentance, a ainsi raconté cette parabole.

C'est pourquoi, frères et sœurs, par la repentance, prenons-nous en main et séparons-nous du Malin et de son troupeau; séparons-nous des porcs et de ceux qui les nourrissent, c'est-à-dire des passions viles et de ceux qui s'y attachent; éloignons-nous des mauvais pâturages, c'est-à-dire des mauvaises habitudes; fuyons le pays des passions, qui est incrédulité, insatiabilité et excès, où règne une soif insatiable de bien et une souffrance pire que la faim; courons vers le Père de l'immortalité, le Donateur de la vie, en suivant, par les vertus, le chemin de la vie; car là nous le trouverons venant à notre rencontre et nous accordant le pardon de nos péchés, signe d'immortalité, gage d'un héritage futur. Ainsi, comme nous l'apprenons du Sauveur, le fils prodigue, tout au long de son séjour au pays des passions, malgré ses réflexions et ses paroles de repentir, n'en tira aucun profit jusqu'à ce que, renonçant à tous ses péchés, il se réfugie auprès du Père. Et ayant alors reçu au-delà de toute espérance, il demeura humblement jusqu'à la fin de sa vie, vivant chastement et justement, et conservant intacte la grâce renouvelée en lui. Puissions-nous, nous aussi, atteindre cet état et le conserver intact, afin que dans le siècle à venir, nous nous réjouissions avec le fils prodigue sauvé dans la Jérusalem céleste, mère de tous les vivants, l'Église des premiers-nés, en Christ notre Seigneur lui-même, à qui soit la gloire éternellement. Amen.



---

<sup>2</sup> «Alors Jésus dit à Carpus, en lui tendant la main : «Viens, frappe-moi ! Je suis prêt à être crucifié plusieurs fois encore pour le salut des hommes, et cela me plaît davantage que le péché des hommes. Mais regarde : veux-tu être dans l'abîme avec le serpent (qui, comme toi, hait et...)» «Pourquoi ne désire-t-il pas détruire les pécheurs au lieu d'être au ciel, auprès de Dieu (le philanthrope) et des anges bienveillants ?»